

## **L'ÂME DANS LA POESIE DE NATHAN KATZ OU LE FOLKLORE SUNDGAUVIEN DE PLATON**

La psychologie depuis longtemps ne sait plus nous parler de l'âme. Elle a abandonné son sens premier, donné par l'étymologie - « logis de la psyché » - et elle est devenue « étude du comportement » ou analyse de la conscience et de l'inconscient. Avec la notion moderne d'inconscient, aurions-nous un équivalent de l'ancienne notion d'âme ? Non, ce n'est pas le même registre. Pour Freud, l'inconscient, avec son déterminisme et même avec l'idée antique de destin qui lui est attachée, n'est qu'un champ de forces, un entremêlement de flux, une mécanique libidinale des plus complexes.

L'ensemble de la psyché est conçu comme un « appareil ». Image significative. La Science, la psychologie qui se veut scientifique ne peut se permettre de concevoir ses objets autrement qu'en termes de mécanisme. Et la philosophie, dans la mesure où elle se tient au plus près de la science et où elle participe à un même rationalisme analytique, n'a pas mieux gardé l'idée d'âme, elle a usé toute son ingéniosité à critiquer l'illusion de la substance en général et celle du Moi en particulier.

Philosophie et science, de ce point de vue, sont pareillement réductrices, négatrices ; elles ne sont pas créatrices ou fabulatrices. L'idée d'âme sans doute est une invention, un produit de l'imagination humaine, et en ce sens l'âme est un être mythique ou un être imaginaire, comme vous voulez, un être tout de même, un « sujet », actif et passif, comme tel support de mythes, c'est-à-dire de récits. Du moment, en effet, où elle est considérée comme une substance distincte et séparable du corps, ayant une réalité ou une vie indépendante du corps, antérieure à la naissance et postérieure à la mort physique de celui-ci, elle a nécessairement un destin qui lui est propre, elle « reçoit » une histoire originale, elle parcourt son odyssée et il peut lui arriver là toutes sortes d'aventures : fautes et châtements, incarnations et métamorphoses, chutes et élévations, défaites et libérations. Cherchant son salut, sa délivrance, elle erre, elle est en voyage dans le ciel et sur la terre, entre le ciel et la terre – étant en voyage, elle ne cesse d'être exposée, « en danger », son existence est ainsi hautement dramatique ou romanesque, donc susceptible d'être racontée, inspirant les conteurs et les poètes.

Aussi, pour saisir quelque chose du mystère de l'âme, faut-il remonter à une parole antérieure de l'analyse philosophique et aux opérations scientifiques - cette parole, c'est proprement le mythe. Quand Platon se trouvait à court de philosophie et qu'il voyait bien que la raison était impuissante à convaincre le sophiste qui est latent ou patent en chacun, il sautait dans le mythe et racontait des histoires. La pensée mythique, à vrai dire, n'est pas une pensée passée, dépassée ; pour la retrouver, l'unique moyen n'est pas de remonter vers la Grèce, vers des origines lointaines, elles-mêmes mythiques, elle existe toujours en nous, comme une disposition et comme un appétit de notre esprit, elle est toujours présente, même si ce n'est plus que d'une façon marginale, dans le refoulé, dans le négligé, par exemple dans ce qui est jugé enfantin, dans ce qui est apparemment insignifiant et qui conserve néanmoins une place au sein de la culture, même de

la culture moderne. Nous avons encore aujourd'hui des possibilités d'entendre parler de l'âme si nous écoutons les poètes, certains poètes, souvent déclassés, traités de primitifs et de naïfs, parce qu'ils sont restés réceptifs à ce vieux surréel de l'âme, tel qu'il a été recueilli en partie, en morceaux, dans la mythologie populaire, elle-même déposée dans les contes et les légendes de nos pays ou régions. Les poètes et savants romantiques du 19ème siècle ont retrouvé ce surréel ou ce merveilleux-là, ils en ont reconnu le sens et tenté parfois, pas toujours avec bonheur, de le revivifier, de le reprendre au sérieux.

Les surréalistes, plus tard, ont encore moins réussi dans leur tentative de créer de nouveaux mythes. Leur surréel de pacotille est très loin d'égaliser les anciens surréels, fondés dans notre aire de civilisation par les Grecs et puis revus par le Christianisme. Sans doute n'y a-t-il que d'anciens mythes. Le plaisir et l'intérêt même que nous prenons à entendre parler encore aujourd'hui, de l'errance des âmes outre-tombe, se rapportent, nous le savons, à un monde de représentations qui n'est plus et que nous ne comprenons pas. Nous n'en croyons rien, mais cela reste beau, cela est toujours sublime. Le folkloriste Claude Gaignebet, auteur d'un monumental travail sur « l'Esotérisme chez Rabelais », prépare actuellement un « folklore de Platon » pour montrer que certains des mythes que Platon raconte dans ses « Dialogues », comme le mythe de l'androgynie et tous ceux ayant trait à la pérégrination des âmes au royaume de l'Hadès, sont connus encore aujourd'hui par les paysans, notamment ceux du Périgord, dit-il (1) et ceux du Sundgau, ajouterons-nous, car nous croyons avoir trouvé des traces de ces mythes platoniciens dans plusieurs poèmes de Nathan KATZ :

### **Das heimlige Waijhe**

Mit jedere Stung gehsch nâcher im Tod,  
Ständig, mit jedere Stung. -

Loosch als nit mänk mol üf in de Nàcht, \_  
Un's Hârz verschrickt :  
Das heimlige Waijhe in de Obstgârte duss ! -

D'Seel heert e Chlang  
Vo withâr :  
vo n enaime  
Wu ihr Haimet isch. -

Essayons de traduire et en traduisant, d'interpréter :

A chaque heure tu te rapproches de la mort,  
Sans arrêt, à chaque heure. -

Est-ce-que dans la nuit parfois tu ne te redresses pas ?  
Ton coeur s'effraie, tu écoutes dehors  
Ce souffle familier qui traverse les jardins ! -

Traduction contestable, sans doute, car elle s'éloigne de la disposition du texte original.  
Guillevic (2) a écrit plus simplement :

N'écoutes-tu pas souvent dans la nuit, -  
et ton coeur s'effraie :  
Le souffle secret dehors dans les vergers ! -

Ce qui n'est pas tout à fait rendu ainsi, c'est le « üf », le « üf loose ». Mais peut-être est-ce sans importance ? L'angoisse est de toute façon présente dans le deuxième vers. Le plus délicat est la traduction du « heimlig ». Ce mot essentiel dans la poésie de KATZ – et dans l'âme alsacienne – appelle des commentaires. Généralement, on traduit par « secret » et on peut être proche alors du sens d' »intime », mais on entend aussi ce qui est caché, mystérieux. Or, « heimlig », c'est d'abord ce qui nous donne le sentiment que nous sommes « d'heim », chez nous (« Wie heimlig ass es isch in ere Bürechuchi »), c'est quelque chose qui nous est bien connu et que nous reconnaissons immédiatement, sans pourtant être toujours capable de l'expliquer. Là est l'ambiguïté, le double aspect des choses familières. Pour être ce qui est tout proche, le « heimlig » n'en est pas moins mystérieux, étrange, secret, en effet, et angoissant :

's Hàrz verschrickt. Notre coeur s'effraie ainsi, parfois, la nuit, quand nous pensons à la mort, quand l'idée de la mort nous surprend. Pourquoi ? Nous entendons le vent dehors, un souffle qui parcourt les jardins. Dans le texte de KATZ, tel qu'il est disposé, l'effroi du coeur est « placé » entre les vers initiaux qui disent l'évidence de la mort et le vers qui évoque ce souffle dont on ne sait d'où il vient ni comment il s'est levé. En ce sens, il est mystérieux, comme la mort, et c'est lui qui, dans la solitude de la nuit, nous fait penser à elle, la mort, qui nous emportera, qui nous emporte déjà, « mit jedere Stung », à chaque heure.

La mort est épouvantable, elle est à nos yeux « unheimlig », mais dans le poème suivant (du moins dans l'édition et selon le classement de Raymond Matzen (3), Nathan KATZ nous dit : « As git kei Tod ! Dank's wie de witt : alls isch e n ewig Dosi ». « La mort n'existe pas... tu as beau penser ! Tout est dans une présence éternelle (4). La mort, comme les autres réalités familières de la vie, nous paraît donc à la fois unheimlig (horrible) et heimlig, heimelig, en ce sens que peut-être elle nous ramène quelque part, d'où nous sommes venus, d'où nous sommes nés, dans notre « Heimet ».

L'âme entend un bruit  
Venu de loin  
De quelque part  
Un lieu qui est son pays natal.

Ainsi le poème parcourt-il sa boucle. Ses premiers mots évoquent le temps (« à chaque heure ») et la mort, l'écoulement de la vie ; le dernier mot est « Haimet », et entre les deux, au centre, le « heimlige Waijhe », heimlig qui est en connexion sémantique et en consonance avec « Heimet » (Heimat), même si KATZ les orthographie différemment, en écrivant « Haimet » (avec un a). L'idée que l'âme a sa « patrie » à elle, ailleurs que dans le monde terrestre, cette idée est platonicienne, elle peut même servir à définir le platonisme et à marquer sa différence avec ce que s'efforce de penser la philosophie contemporaine. L'homme, certes, est de ce monde, son être est d'être là (« Dosi »), il appartient à ce monde, à la chair, à la nature de ce monde, et il ressent cette appartenance, les choses lui apparaissent « heimelig », familières, mais en même temps ou à d'autres moments, il se sent étranger dans ce monde où il ressent ce monde comme étrange, étranger, « autre », secret, incompréhensible, unheimlig. Comment, pourquoi se fait-il qu'il se sente ainsi étranger, comme jeté, chu dans un monde hostile, avec lequel il n'a rien de commun ? Cette question, les philosophes modernes (par exemple Heidegger et Camus) ne la posent pas vraiment et ils n'y répondent pas. Ils ne pensent pas à la poser parce qu'ils ne veulent pas y répondre, parce que la réponse est « métaphysique » et qu'ils refusent justement, à priori, toute métaphysique. La réponse, une réponse possible, et c'est celle qu'essaye Platon et dont un « humble » poète comme Nathan KATZ se fait l'écho à travers toute une culture, la réponse c'est que l'homme (son âme) vient d'ailleurs, descend de plus loin, d'on ne sait où..., du ciel ? Faut-il donc croire qu'avant d'être (devenu) une plante de la terre, l'homme était « une plante du ciel », selon le mot de Platon même ? On peut le croire, on peut le parier, le penser.

La métaphysique est la résolution et l'énergie d'une telle pensée.

### **Mon coeur pris de compassion (5)**

Dehors tout au fond des jardins  
Les pommes tombent des branches  
Au milieu de la nuit,  
A l'abri de tout regard. -  
Mais cette chute, mon coeur la ressent.

Sur le rebord de notre fenêtre  
Les oeillets sont en germe  
Ils poussent  
Et s'enracinent déjà. -  
Mon coeur le perçoit.

Il est un poirier  
Dehors dans un champ ;  
Il est en train de mourir. -  
Mon coeur éprouve la douleur  
De son agonie

Toi mon coeur sans repos  
tu portes joie et douleur pour tout,  
Pour chaque créature :  
Chaque plante, chaque homme, chaque animal.  
Pourquoi donc ?

L'âme, dans laquelle tout devient,  
Dans laquelle tout disparaît :  
Oui, Dieu vit aussi en moi  
Je ne fais que trembler en accord  
Avec son œuvre vive et agissante.

L'homme a un coeur apte à la pitié et à la sympathie (au sens fort du mot), il peut ressentir en lui la vie, l'activité et la souffrance, d'autres êtres, de ses semblables, certes, ses prochains, mais aussi de ceux, bêtes et plantes, qui ne sont pas de son espèce et qui pourraient donc, semble-t-il, lui rester étrangers et indifférents. Pourquoi donc ? Worum denn o ? Pourquoi l'être humain vibre-t-il ainsi à l'unisson de tout ce qui vit, pourquoi souffre-t-il avec tout ce qui souffre dans l'univers ? Voilà un fait étonnant, mais indéniable, une mystérieuse donnée psychologique dont il faut tenir compte si on réfléchit sur l'homme. Il est certain que tous les hommes ne sont pas pareillement et constamment sensibles, beaucoup ferment leur coeur et se durcissent, nous avons tous nos moments, nos phases et nos actes d'indifférence, mais il n'en reste pas moins vrai que dans les circonstances les plus diverses, il arrive à tout le monde et aux plus vils d'être saisi de pitié ou de joie, ému jusqu'aux larmes ou jusqu'au sourire. A quoi, à cette faiblesse, à cette tendresse, l'on reconnaît justement la qualité d'homme, la réalité de l'âme. L'homme est un animal sensible, compatissant. Cette définition en vaut bien d'autres. L'esprit, l'intelligence ou la raison, c'est une faculté de l'homme, mais pas la seule. Le fait d'une disposition à la pitié, observable sur soi et sur autrui, constitue une preuve de l'existence de l'âme. Nathan KATZ nous rappelle ce fait et cette preuve (« Dü mi unriehjig Hârz / Traisch Fraid un Schmàrz fir alles... »), mais il ne s'arrête pas là, aux constatations psychologiques, il s'interroge, il pose à nouveau la question philosophique – Worum denn o ? -, question qui, comme nous l'avons vu sur un autre exemple tout à l'heure, ouvre sur la réponse métaphysique.

Die Seel, wu alle drin wird,  
Wu alles dri vergeht :  
Gott làbt jo o in mir.

L'âme qui est en moi (si cette façon de parler a un sens ? Moi, ce serait alors le corps, comme logis?) ou l'âme de Dieu, partie, étincelle, comme disent les textes, du feu divin. Dieu en moi ou plutôt moi en Dieu ? Ce n'est pas clair. Mais le fait que j'ai une âme qui est sensible et compatissante peut être une preuve de l'existence du Divin – en moi et hors de moi. Parce que je

participe à (ou de) la grande Âme de Dieu et que celle-ci est répandue dans tout ce qui vit, je participe également par sympathie, à la vie de tous les êtres, dans une sorte de connivence ou de grande solidarité cosmique.

I zittere numme mit  
Si làbig Tüe.

« Tout est conspirant », disaient les anciens stoïciens, tout respire ensemble, en accord, tout est dans tout – et réciproquement ! Chaque partie est dans tout et le tout dans chaque partie. Reconnaissons donc notre place », notre assise et notre intégration dans le monde, notre être-là et notre être-là avec, notre « Dosi » et notre « Mitsi » - ce Mitsi qui se manifeste dans notre cœur par le « Mitlide », la sympathie et la compassion. Le stoïcisme, teinté ou non de christianisme (c'est-à-dire des sentiments chrétiens de la pitié et de la tendresse), n'est pas très éloigné du platonisme ; il est un grand reste, un prolongement intellectualisé des conceptions mythologiques de l'âme exposées par Platon. Des poètes comme Nathan Katz connaissent ou retrouvent sans système l'essentiel des grandes doctrines philosophiques possibles.

Par la compassion, la tendresse et plus généralement l'amour, les âmes cherchent à s'unir, à rétablir une unité perdue, une unité peut-être primitive. Elles ont été séparées, arrachées les une aux autres, et depuis lors, précipitées dans le temps qui s'est ouvert, elles errent, inquiètes, sans repos, in dr Unruehj, mue par d'obscurs désirs.

### **Amour éternel (6)**

C'est toi que Dieu m'a envoyée sur terre.  
Je t'attendais déjà toutes ces années durant  
Et toi déjà tu me désirais.

Ton âme depuis l'origine des temps  
A été liée à la mienne  
Dans le grand, dans l'éternel songe.

Arrachées l'une à l'autre par la naissance  
Nos pauvres âmes se sont cherchées  
Et ont souffert jour et nuit.

Je t'ai trouvée, chère âme,  
Dans le dur combat de ce monde froid ;  
Maintenant nous voici à nouveau unies.

Les poèmes de KATZ sont nombreux qui disent ces affinités mystérieuses, ces appels d'amour entre les âmes et ces appels aussi qui proviennent de toutes choses et qui traversent le monde, qu'on entend parfois à travers les jardins. O loos da Rüef... » L'idée des amants, séparés à la naissance et condamnés à une quête douloureuse pour retrouver l'unité originelles qui précédait la déchéance de leur incarnation, est une réminiscence du « Banquet » (7). Le platonisme de Nathan KATZ est donc attesté et a été reconnu par ses lecteurs attentifs, même s'il n'est pas toujours aussi net, même s'il est souvent plus diffus que dans le poème intitulé « Ewigi Liebi ». Plus qu'une simple réminiscence, il me paraît être une inspiration, une méditation originale, une interrogation proprement métaphysique, nous l'avons montré, sur le sentiment de l'amour et le Beau, l'Amour et le Beau spontanément – et platoniquement – associés.

I ha d'Liebi gsüecht,  
I ha d'Scheenheit gsüecht...

Nathan KATZ n'est pas seulement un chantre du « Sundgäu », à quoi certains critiques parfois veulent encore le réduire. Il n'a pas seulement chanté les paysages et les saisons de son pays natal. Comme Victor Hell (8) l'a remarquablement montré, la culture de Nathan KATZ est à la fois personnelle, celle d'un autodidacte, et populaire, nourrie de traditions et de la connaissance d'histoires racontées à la veillée ; elle est locale, sundgauvienne, et de la même, elle atteint à l'universel ; Comprendons une nouvelle fois que l'universel (l'expression de la réalité humaine et des grandes vérités élémentaires) n'est pas placé au-dessus du local, l'universel est à chercher dans les profondeurs de la culture locale, dite locale ou régionale. Ce qui est authentiquement local est aussi authentiquement universel.

Dans la culture aussi, comme dans la nature, tout est dans tout – et réciproquement ! Chaque homme participe à une culture, il en reçoit des bribes et il en donne, il en transmet, déjà par le seul fait d'exister, par sa façon d'être et sa parole, par sa communication et son action ; éventuellement, il l'enrichit, par sa création, sa poésie propres. Intéressante est l'hypothèse de ces folkloristes ou ethnologues qui soutiennent que les paysans, les gens des pays sont encore aujourd'hui, par la connaissance de certains mythes, en contact, en continuité spirituelle avec le monde culturel de l'Antiquité, par-delà le christianisme ou peut-être plutôt à travers lui. La culture populaire est religieuse et l'Église a recueilli, ramassé et répandu beaucoup de ces paroles, histoires et croyances éparses qui provenaient du fond païen, sinon de la nuit des temps.

Probablement que d'une part Nathan KATZ, en enfant du Sundgau, a reçu quelque chose de cette tradition mythologique populaire qui comprend quelques bribes platonisme, mais d'autre part il est un individu qui, marqué par des expériences, s'est formé lui-même, consciemment, en décidant de prendre soin de son âme, ainsi que le recommandait Socrate. Dans son premier livre publié en 1920, « Das Galgenstüblein », souvenirs de sa captivité en Russie pendant la guerre, il se donne pour devise : « Arbeite ich doch an mir Stunde um Stunde ! Führe ich doch einen Kampf mit mir, einen Kampf mit meinem Innern, einen Kampf um die Lebensfreude » (9). Déjà là, sans folklore, peut-être sans vaste lecture, par la seule application de la pensée, Nathan KATZ était platonicien, donc authentiquement philosophe, car ce qu'il exprimait, ce n'était rien de

moins que la volonté de rechercher la sagesse par « le souci de soi », le travail sur soi, ce qui n'est possible que si l'on croit d'abord à la réalité de l'âme. Y croyons-nous encore aujourd'hui ? Oui, quelquefois, par la poésie, en lisant quelqu'un comme Katz.

Jean-Paul Sorg

Notes :

- 1) Dans un entretien avec André Burguière, paru dans « Le Nouvel Observateur » du 14-20 août 1987.
- 2) Cf. « Sundgäu », traduction des poèmes de Nathan KATZ en français par Jean-Paul de Dadelsen et Eugène Guillevic, aux éditions Arfuyen (1987).
- 3) « Mi Sundgäu » - Mostadt Verlag in Kehl (1985).
- 4) traduction de Herbert Holl et Kza Han, dans « Comme si nous pouvions connaître l'éternité », aux éditions Nadir, Ile d'Yeu (1987).
- 5) Ibid. Voir note précédente.
- 6) Traduction originale.
- 7) Citation extraite de l'ouvrage de Yolande Siebert - « Nathan KATZ , poète du Sundgau » - Librairie Istra Strasbourg (1978).
- 8) Cf. « Nathan KATZ . Itinéraire spirituel d'un poète alsacien ». Alsatia (1979). Cf. aussi du même auteur : « Nathan KATZ , poète de la vie. De l'universalité du poète dialectal » dans « Pour uneculture sans frontières » aux éditions BF, Strasbourg (1986).
- 9) Phrase empruntée à l'ouvrage de Yolande Siebert déjà cité en note 7.